

qui l'avait précédée. Je n'ai fait que vous plaindre.

—Vous me plaignez ? s'écria Etienne.

—Du fond du cœur, je vous l'affirme.

—Il vous était si facile de ne me point refuser les preuves que je sollicitais.

—Ces preuves, je n'avais pas le droit de vous les donner... Il fallait vous contenter de ma parole...

—Mais aujourd'hui, vous pouvez confirmer ce que j'ai deviné... ce que je sais...

Berthe pâlit de nouveau, à la pensée que le docteur connaissait son secret.

—Ce que vous savez ! répéta-t-elle avec épouvante. Que savez-vous donc ?...

—Rien de positif, reprit Etienne avec feu, mais comme je vous aimais toujours, comme je vous aime encore cent fois plus que ma vie, j'ai voulu connaître ce que vous refusiez de m'apprendre et découvrir la cause de votre obstination à garder le silence, et j'ai compris, je me suis prouvé à moi-même, que vous ne pouviez être coupable et que je ne sais quelle chance funeste avait tourné contre vous-même un acte de dévouement... J'ai deviné qu'il s'agissait d'un secret qui ne vous appartenait pas et que vous alliez à la place Royale pour sauver un homme, un ami de votre famille sans doute, sous le coup d'un péril que vous espériez conjurer... J'ai cherché cet homme pour obtenir de lui les explications que je réclamaï vainement de vous... pour lui demander un serment qu'il ne m'aurait pas refusé... Je n'ai pu le rejoindre... Il a momentanément quitté Paris... Je me suis promis alors d'attendre son retour... Je n'en ai pas eu le courage... Je me sentais mourir loin de vous, et je veux vivre pour vous aimer... Je n'ai rien calculé, sinon qu'il me fallait vous revoir... Je suis venu... et me voici...

Etienne s'interrompit pendant une seconde.

Berthe l'écoutait, palpitante et les yeux baissés.

—René Moulin est un honnête homme, poursuivit le jeune médecin, je le crois car le meilleur de mes amis m'en a donné l'assurance... Il aurait eu pitié de ma douleur, de mon désespoir... Il m'aurait fait sans hésitation le serment que j'avais tort de vous soupçonner... Il m'aurait enfin prouvé votre innocence en m'apprenant le motif qui vous conduisait chez lui la nuit... car c'est bien chez lui que vous alliez, n'est-ce pas ?

—Oui, répondit l'orpheline avec un calme relatif. Oui, c'est bien en effet chez René Moulin que je me rendais, mais vous me permettez de trouver vos démarches singulières et vos aveux étranges !... Comment, vous êtes prêt à accorder à un inconnu la confiance que vous me refusez à moi !... Vous voulez bien croire à la parole de René Moulin, et vous doutez de la mienne ?... Si vous m'aimiez comme vous le dites, vous avez une façon d'aimer singulière et blessante !

—Ne comprenez-vous pas, s'écria le docteur, que c'est la violence même de mon amour qui me rend soupçonneux, injuste et cruel ! Oui, je croirai René Moulin, parce qu'étant en face d'un homme j'aurai le droit, (ce que je ne puis faire avec vous), d'imposer ma volonté et d'exiger des preuves... Et ces preuves, il me les faut, non pour moi, je vous le jure, mais pour ouvrir les yeux à ceux qui doutent de vous...

—Qui donc en doute ? demanda Berthe avec hauteur.

Ce ne fut pas sans un peu de confusion qu'Etienne répondit :

—Mon brave oncle, Pierre Lorient, qui vous a conduite à la place Royale et dans la voiture duquel vous avez perdu le portrait de votre frère... Berthe, chère Berthe, je voulais de vous faire ma femme, il fallait donc effacer tout soupçon de l'esprit de celui qui m'a servi de père, qui m'a élevé, qui m'a instruit, à qui je dois d'être ce que je suis... Je sais que René Moulin ne se trouvait point chez lui le soir où vous êtes allée à la place Royale... Je sais qu'il était en prison, sous le coup d'une accusation mensongère... Pourquoi me l'avez-vous caché ?...

—Puisque vous savez cela, répliqua Berthe, que supposez-vous donc, et que voulez-vous que je vous dise ?

—Je voudrais savoir quel lien mystérieux vous unit à cet homme dont votre mère n'a jamais prononcé son nom devant moi...

—Pas plus aujourd'hui que lors de notre pre-

mier entretien je ne puis répondre... Je n'ai rien à vous dire !... Je vivais ici, tranquille, souffrant sans me plaindre, appelant à mon aide le courage et la résignation. Pourquoi venez-vous réveiller mes douleurs en me rappelant un passé qui met un abîme entre nous ?...

—Un abîme entre nous !... répéta le jeune homme atterré.

—Il eût été généreux de m'éviter cette torture, continua Berthe. Je ne puis être votre femme, je le comprends bien... Vous doutez de moi, vous me soupçonnez... Ce doute et ce soupçon nous séparent à jamais... Partez donc, et ne revenez plus... plus jamais... sinon je croirai que vous vous faites un jeu de mes angoisses et de mes larmes... Oubliez-moi, docteur, et ne cherchez plus à interroger René Moulin qui n'a pas le droit de vous répondre...

Etienne fit un geste de désespoir.

Il allait parler mais il n'en eut pas le temps.

La porte de la chambre dans laquelle était morte Angèle Leroyer s'ouvrit tout à coup, et le mécanicien parut.

—Vous avez raison, mademoiselle, dit-il en s'avancant vers Etienne stupéfait de cette apparition inattendue, je n'ai pas le droit de répondre, mais je donnerai au docteur Lorient ma parole d'honnête homme que vous êtes pure comme un ange, digne de tout son amour comme de tout son respect, et il me croira...

—Monsieur René... balbutia Berthe.

—Vous ! s'écria Etienne en reconnaissant un visage qu'il voyait chaque jour rue de Berlin.

—Moi, Laurent, le maître d'hôtel et l'intendant de mistress Dick Thorn, votre cliente, mais Laurent n'est autre que René Moulin, le client de votre ami M. Henry de la Tour-Vaudieu... René Moulin, que vous cherchiez pour lui demander des explications et que le hasard met aujourd'hui à point nommé en votre présence pour vous répondre... Vous êtes médecin et médecin habile, vous devez donc vous connaître en hommes et en physiologies... Eh bien regardez-moi dans les yeux tandis que je parlerai... Vous verrez si je mens !... Vous avez douté de cette enfant dont la vie n'a été qu'un long martyre... Vous avez douté de son cœur, de son âme, de sa pudeur, de sa piété filiale, et ces doutes étaient des insultes, vous le reconnaîtrez un jour, bientôt peut-être et, ce jour-là, vous maudirez votre aveuglement et vous solliciterez à deux genoux un pardon que vous ne mériteriez pas ! De fausses apparences ont motivé la plus calomnieuse des accusations... Mlle Berthe n'a commis ni une faute, ni une imprudence !... Elle a fait acte de dévouement, (ainsi que vous avez paru le deviner), et cet acte a tourné contre elle... Je pourrais vous donner les preuves matérielles de son innocence, mais, encore une fois, je n'en ai pas le droit... Il s'agit d'un secret de famille qui ne doit être connu de personne au monde avant l'heure, pas même de vous. Je n'ajouterai plus un mot. Vous vouliez me demander ma parole d'honnête homme... Je vous la donne... Me croyez-vous ?...

Assurément René Moulin n'avait rien prouvé. Aucune conviction logique ne devait résulter pour Etienne Lorient des paroles qu'il venait d'entendre.

Mais il est certaines impressions plus fortes que le raisonnement, plus fortes que la logique, plus fortes que la volonté.

On ne leur résiste pas, on ne les combat pas, on les subit.

Une impression de ce genre domina le jeune médecin.

La vérité se dégagait pour lui lumineuse, non des phrases prononcées, mais de l'accent de René Moulin, de son attitude franche, de la flamme qui brillait dans son regard loyal.

Il se sentit irrésistiblement entraîné et il répondit :

—Oui, monsieur, je vous crois...

L'orpheline, en entendant ces paroles, poussa un faible cri de joie.

Etienne poursuivit en ployant le genou devant elle :

—Et je vous conjure, Berthe, ma bien-aimée Berthe, de prendre en pitié une folie que je déplore, que je me reprocherai toute ma vie, et de me pardonner les douleurs que vous a causées mon aveuglement...

La jeune fille lui tendit ses deux mains que le docteur couvrit de baisers, et balbutia :

—Ah ! je vous pardonne... je vous pardonne de toute mon âme...

Après avoir respecté pendant quelques secondes l'émotion des deux jeunes gens, émotion qu'il partageait et qui mettait des larmes dans ses yeux, René reprit :

—Maintenant que tout est effacé, tout, même le souvenir d'un funeste malentendu, permettez-moi, docteur, de vous adresser une prière... Jusqu'au jour, prochain peut-être, où j'irai vous trouver moi-même pour vous donner le mot du secret qu'il faut encore vous cacher aujourd'hui, je vous demande de ne faire aucune démarche pour revoir mademoiselle... Me le promettez-vous ?

—Ne plus la revoir !... s'écria Etienne... C'est une séparation que vous voulez m'imposer, et la séparation me tue !...

—Je vous répète qu'elle sera de courte durée, je vous affirme qu'elle est indispensable...

—Mais, pourquoi ?

—Parce que rien ne doit distraire mademoiselle de l'œuvre à laquelle nous nous sommes voués tous deux et pour laquelle il lui faut tout son courage.

LI

—Quelle est donc cette œuvre ?... murmura le jeune médecin.

—Voilà ce qu'il ne faut pas me demander, car je ne pourrais vous répondre... Je vous donnerai le mot de l'énigme quand le moment de parler sera venu... Sachez seulement que ma présence chez mistress Dick Thorn, sous un faux nom et dans un emploi qui n'est pas le mien, se rattache à cette œuvre, la plus grande, la plus sainte qu'il y ait au monde, qui nous est imposée par les deux êtres que vous avez aimés comme nous et que vous pleurez avec nous, Angèle, dont vous rêviez de devenir le fils, Abel, qui vous nommait son frère... Jusqu'au jour de la révélation qui vous sera faite, ne vous étonnez de rien, ne cherchez à rien comprendre, à rien deviner, à rien savoir... Une démarche irréfléchie, une question imprudente, pourraient nous perdre sans retour car, je ne puis vous le cacher, nous sommes en péril... En vous disant cela j'en ai dit trop long peut-être, mais je sais que pas une syllabe de nature à nous compromettre ne s'échappera de vos lèvres.

—Ah ! je le jure ! répondit Etienne, sentant qu'une situation terrible se cachait derrière les ténèbres volontairement épaissies autour de lui... Je crois en vous désormais, monsieur René, comme je crois en Berthe. Ma foi devient aveugle autant que l'étaient mes soupçons... J'attendrai que vous ayez atteint le but où vous tendez et, sachez-le bien, si quelque jour vous avez besoin d'un homme prêt à tout pour aider à votre œuvre, je serai cet homme...

—Je le sais, je le crois et j'y compte... répliqua simplement René en serrant la main du docteur.

—Berthe, reprit ce dernier, à partir d'aujourd'hui vous êtes ma femme devant Dieu...

Et Etienne, après avoir appuyé une dernière fois ses lèvres sur les mains tremblantes de Berthe, quitta vivement la chambre où cette scène émouvante venait de se passer.

—Vous le voyez, mademoiselle, fit le mécanicien, j'avais raison de vous conseiller l'espérance. Le docteur est un honnête homme qui vous aime de toute son âme... Nous aurions bien fait, je crois, de lui révéler votre secret sans plus attendre...

—Non... non... répliqua vivement la jeune fille avec une sorte d'épouvante. Si nous échouons dans notre entreprise, je veux qu'il ne sache jamais comment mon père est mort...

—Que votre volonté soit faite ! mais nous réussirons. Maintenant, je dois vous quitter. Vous n'avez rien oublié de mes instructions ?

—Rien... Après-demain, vers dix heures et demie du soir, une voiture viendra me prendre... Je descendrai voilée, et cette voiture me conduira rue de Berlin, à l'hôtel de mistress Dick Thorn.

—Où je vous attendrai... Mais, si je n'étais pas là moi-même au moment de votre arrivée, il vous suffirait de dire que vous êtes artiste et que vous venez pour le concert...

—Soyez tranquille... je me souviendrai.

—Adieu donc, mademoiselle... Bon courage et bon espoir...